Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 21

Artikel: Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]
Autor: Assollant, Alfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176606

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Première Année. — N° 21. LE Samedi 18 Avril 1863.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*).
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

AVIS. — Nous rappelons aux personnes qui n'ont pas payé leur abonnement qu'il sera pris en rembours dès le 1er Mai prochain.

La jeunesse et ses lectures.

La manie de lire vite et beaucoup, qu'on pourrait appeler la gloutonnerie intellectuelle, existe de nos jours à un déplorable dégré. Que de jeunes gens des deux sexes, surtout dans la classe aisée, lisent ou plutôt dévorent du matin au soir, et souvent du soir au matin, des milliers de livres et de journaux! Tout leur est bon, pourvu que ce ne soit ni religieux, ni moral, ni sérieux, ni instructif : romans, contes, nouvelles, revues, pamphlets, gazettes, grandes et petites, procès scandaleux, mélodrames et vaudevilles.

De toutes les productions actuelles, la plus à la mode, la plus recherchée, celle qui pullule le plus, est sans contredit le roman : les dames surtout adorent les infortunes brochées, les assassinats reliés, et les amours imaginaires qui remplissent les cabinets de lecture, elles les avalent comme des œufs frais ; elles assimilent leurs intérêts les plus tendres, leurs sollicitudes les plus vives, à ces séduisantes aventures qu'invente l'imagination délirante des jeunes auteurs actuels. Le volume qui contient la peinture de ces attachements fiévreux, de ces passions convulsives, si recherchées maintenant, leur ébranle les nerfs à raison d'un sou par jour. Mais pourquoi donc ce genre de lecture est-il donc si plein de charmes pour le sexe? ne serait-ce point quelque peu par la raison que la religion et la morale se réunissent pour les interdire? — *Ne lisez pas de romans*, dit-on aux jeunes filles ; et voilà qu'à leurs yeux les romans s'enjolivent d'une défense d'y toucher; voilà qu'elles s'en emparent dès qu'ils leur tombent sous la main ; puis elles admirent la gravure du frontispice, elles sont alléchées par la tournure élégante du héros qui y est représenté ; elles y trouvent un enlèvement, un combat, une déclaration faite à genoux ; le moyen qu'elles ne brûlent pas de connaître à quoi se rattachent toutes ces choses chevaleresques; ces épées tirées, ces coups de pistolets, ces figures où se peignent tant d'amour, tant d'effroi ou tant de surprise !

Comment ne chercheraient-elles pas à savoir si le jeune homme blessé dans la lithographie ne se rétablira pas du coup de poignard qu'il y reçoit, si la dame évanouie ne reviendra pas à l'existence, si l'amant aux pieds de la belle se relèvera désespéré d'un refus ou enflammé d'espoir? Tout cela pique furieusement la curiosité d'une demoiselle de quinze ans. On la voit souvent tourner autour de la boutique d'un libraire,

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

Toute la ville fut fidèle au rendez-vous donné par le vieux Samuel. La curiosité publique était excitée par le langage des journaux, et nulle part autant qu'aux Etats-Unis les citoyens n'ont le goût des affaires publiques. C'est la seule récréation des *Yankees*. Plus de quinze mille personnes, hommes, femmes et enfants étaient réunis sur l'esplanade. Samuel Butterfly prit la parole, exposa longuement les prétentions de Bussy, et déclara qu'il n'avait aucun droit sur la vallée du Scioto. Il assura qu'un habile faussaire avait fabriqué ses titres de propriété et appliqué sur l'acte qu'il présentait le sceau du commissaire des terres publiques de Washington. On croit aisément ce qu'on désire. Tous les habitants étaient intéressés à la condamnation de Bussy. Personne ne s'avisa de discuter les mensonges de Butterfly. Après plusieurs discours d'une violence toute américaine, le *meeting* prit à l'unanimité la résolution suivante :

« Résolu que Charles Bussy, soi-disant propriétaire du sol de Scioto-Town, en réalité faussaire impudent, sera dépouillé de ses habits, plongé dans un tonneau de goudron liquide et roulé dans un amas de plumes ;

» Résolu qu'il sera chassé du comté avec défense d'y revenir, sous peine d'être pendu ;

» Résolu que le *meeting* vote des remerciements à M. Samuel Butterfly pour avoir rempli ses fonctions de maire avec tant de courage, et qu'il offrira une coupe d'argent en récompense à ce pieux et digne gentleman. »

Ces résolutions prises, l'assemblée se dispersa.

Bussy ne revint que le lendemain soir à Scioto-Town, suivi de son perfide avocat. En rentrant à l'hôtel Bennett, il soupa et monta dans sa chambre. Il était plein de gaîté et d'espérance

lisant avec avidité tous les titres des vitrines, puis entrer tout à coup et demander d'un ton radouci l'ouvrage convoité, tantôt au nom de sa mère malade, tantôt de son aïeule infirme, jamais au sien. Enfin elle s'empare du livre, le serre contre son sein, et l'emporte ainsi que le larron qui se sauve avec un riche butin. Rien de plus funeste que cette passion de lire vite et beaucoup, même lorsqu'elle s'applique à de bons livres, et combien plus encore lorsqu'elle s'acharne sur les mauvais. Une telle avidité de lecture exclut la réflexion; et doit enfin, si elle se poursuit longtemps, hébéter l'intelligence. Il est vrai qu'elle produit, comme les spiritueux, une sorte d'excitation momentanée; l'imagination s'agrandit, s'enflamme outre mesure; on devient poète, ou du moins on croit l'être; mais ce développement artificiel s'achète au prix de ce qu'il y a de plus solide et de plus élevé dans l'esprit humain. A force de lire, on cesse de penser et l'on devient l'esclave des opinions d'autrui.

Vous rencontrez tous les jours de ces *dévoreurs* de livres et de journaux, gens intrépides, insipides, qui savent tout et ne savent rien, qui parlent de tout et n'ont aucune idée nette sur rien, qui décident, jugent, tranchent, se font arbitres de tout sans avoir rien approfondi, ni même rien examiné.

Ils parlent industrie, mathématiques, beaux-arts, philosophie, romans, poésie, jurisprudence, histoire, théologie, et tout ce qu'on veut; mais pour peu qu'on frappe sur leur science elle sonne creux, et quand on essaie de percer la brillante enveloppe dont elle est couverte, on se trouve face à face avec le vide. Comment pourrait-il en être autrement? La réflexion ne va pas si vite que les yeux; quand le regard se précipite et court sur des milliers de pages, la pensée reste en arrière et s'endort. Ce n'est plus qu'une affaire de mémoire, et la mémoire ne sait ni classer ni mûrir les objets. Un feuilleton chasse l'autre; le roman du matin se confond avec celui du soir; les cinquante journaux qui passent devant le lecteur lui causent un éblouissement qui ressemble au vertige d'un homme ivre. Le lecteur est dès lors une machine à lecture, qui fonctionne sans avoir conscience de ce qu'elle fait.

Le premier numéro du *Myosotis* vient de paraître. Il contient une causerie très-bien écrite sur le langage des fleurs, suivie de deux légendes, dont voici la plus jolie :

» Deux jeunes fiancés se promenaient ensemble sur les bords du Rhin; ils devisaient avec amour sur eu projets d'avenir, car ils étaient à la veille d'unir leurs destinées.

Pour toi, disait le jeune homme à sa fiancée, pour toi j'aimerai la gloire et le travail; je te donne le champ de mon père, une âme ardente, un cœur aimant et deux bras vigoureux. Dis-moi! ces richesses te suffisent-elles?

Et moi, répondait la jeune fille, je t'apporte en dot le lin filé et tissé par ma mère, l'amour de l'ordre et des trésors d'une tendresse ineffable. Je serai l'ange de ta demeure, le repos de ton cœur, la sœur de ton âme et la mère de tes enfants. Dis-moi! me garderas-tu pour cela ta fidélité et ton amour!

En ce moment une jolie fleur azurée, le myosotis, attira l'attention de la jeune fille; elle la montra du doigt à son fiancé en disant : Oh! la jolie fleur! Celui-ci se précipita pour la cueillir, son pied glissa sur la terre humide, et il tomba dans le Rhin. Mais avant de disparaître, il eut le temps de jeter la fleur à sa fiancée au désespoir et de lui dire : Ne m'oubliez pas!

Voilà pourquoi l'on appelle communément le myosotis : Aimez-moi, ne m'oubliez pas.

Décidément les agronomes vaudois sont, qu'il nous soit permis de l'avouer, de véritables petits garçons à côté de ceux de nos voisins d'outre-Jura. Nous citerons pour preuve de notre dire le fait suivant. :

Le prince Napoléon, propriétaire de la Bergerie, près

---

de recouvrer, sinon sa forêt coupée et brûlée, du moins une magnifique indemnité. Il jeta les yeux par hasard sur le *Scioto-Herald,* et lut avec étonnement le compte-rendu du *meeting* de la veille.

Il se leva, les yeux étincelants, les poings serrés, boutonna son habit, changea les amorces de son rewolver, et courut au bureau du journal. Certes, s'il eût rencontré l'éditeur du *Scioto-Herald,* ce jour eût été le dernier du malheureux journaliste. Heureusement la nuit était venue, les bureaux étaient fermés, et Bussy fut forcé de se coucher sens avoir tué personne.

La nuit porte conseil. Notre héros, en lisant les noms des orateurs du *meeting,* devina que le vieux Samuel Butterfly était le principal auteur de la calomnie. Il résolut de lui demander raison de sa conduite et de le forcer à se rétracter. Il se voyait seul en face d'une foule d'ennemis, mais ce n'était pas un homme ordinaire que Bussy. Il avait l'âme naturellement intrépide et vigoureuse. S'il tenait peu à l'argent et dédaignait sa fortune perdue, il ne voulait pas reculer, même devant une force supérieure et irrésistible. Il résolut de se faire justice ou de mourir.

Dès le matin il s'habilla avec soin, mit son rewolver dans la poche de son paletot, son *bowie-knife* sur sa poitrine, et sortit pour rendre visite à Samuel Butterfly. Toute la ville le connaissait déjà. Les étrangers sont rares à Scioto-Town, et la physionomie ouverte et énergique du jeune Français ne ressemblait guère aux visages contractés, osseux, basanés et tristes, qui forment la majorité des visages américains. Une jeune et jolie Irlandaise qui faisait le service de l'hôtel Bennett, et qui avait entendu les discours qu'on tenait dans la ville contre le voyageur, fut touchée de pitié en le voyant sortir. Elle l'arrêta sur le seuil de la porte et le pria de rester à l'hôtel.

« Ma belle enfant, dit Bussy, cela m'est impossible. Il faut que je sorte.

— Prenez garde, monsieur. On dit de vous des choses horribles, et Patrick m'a conté que vous vouliez assassiner M. Georges-Washington Butterfly.

— Qu'est-ce que ton ami Patrick?

(La suite prochainement.)